

Le Reste du monde n'existe pas

CÉDRIC CALANDRAUD

21 SEPT.
21 DÉC.
2024

EXPOSITION PHOTOGRAPHIQUE

**CARRÉ
AMELOT**
ESPACE CULTUREL
VILLE DE LA ROCHELLE

Grande commande
photojournalisme

ASTRE réseau
arts plastiques
& visuels
nouvelle-aquitaine
DIAGONAL RESEAU NATIONAL DES STRUCTURES DE DIFFUSION
ET DE PRODUCTIONS DE PHOTOJOURNALISME



la saif Service des Archives
de la Ville de La Rochelle

Liberation

CHARENTE
LE DÉPARTEMENT

larochelle.fr

LA
ROCHELLE



Le Reste du monde n'existe pas

Photographies produites avec le soutien de la Bourse Laurent Troude, du Centre national des arts plastiques, de la Grande commande nationale « Radioscopie de la France : regards sur un pays traversé par la crise sanitaire » financée par le ministère de la Culture et pilotée par la BnF, et du département de la Charente.

De 2019 à 2024, je suis revenu sur les terres de mon enfance pour photographier la jeunesse qui habite les villages de l'est et du nord de la Charente. À travers une enquête immersive, j'ai documenté cette période, à la fin de l'adolescence, où certains partent étudier dans les villes sans savoir s'ils revien-dront un jour et où d'autres restent se former sur le territoire en espérant s'insérer rapidement dans la vie active. C'est surtout à ces derniers que je me suis intéressé. Les apprenti.e.s dans les MFR, CFA, lycées professionnels du territoire, les caristes, manutentionnaires et assistantes maternelles qui perpétuent un style de vie rurale et populaire.

Ces jeunes s'appellent Anthony, Océane, Teddy, et ont entre 15 et 25 ans. Je suis allé à leur rencontre dans les établissements scolaires, les centres sociaux, sur leur lieu de travail ou pendant leur temps libre lorsqu'ils se retrouvent « chez les uns les autres », au terrain de motocross ou sur les berges de la rivière. J'ai observé à quel point les jeunes du coin sont attachés à « leur » territoire, bien qu'ils le décrivent souvent par le manque – de transports, d'emplois, de services publics, de lieux de sociabilité. En les accompagnant dans leurs différents espaces sociaux, j'ai voulu comprendre leur vision du monde, leurs préoccupations, leurs aspirations, et la manière dont ils mettent en place des stratégies pour se créer des espaces de libertés et vivre leur jeunesse.

Dès le début du projet, j'ai souhaité être dans une démarche de collaboration avec eux. J'ai ainsi parfois endossé le rôle de « photographe public », comme peut l'être un photographe de mariage ou de baptême, en répondant aux demandes ou aux besoins des jeunes : des photos avec leur nouvelle moto, avec leurs copains / copines ou encore des photos de profils pour leurs réseaux sociaux. La photographie est ainsi devenue un sujet de discussion, d'échange, de don et de contre-don, me permettant de comprendre leurs intérêts pour l'image, mais aussi de leur faire comprendre les miens en tant que photo-graphe documentaire.

Au sein de certaines structures, j'ai également mis en place des ateliers d'initiation à la photographie autour du portrait. Ces séances, disaient certains, leur permettaient de rompre avec « l'ennui » et, pour d'autres, de reprendre confiance en eux, de retrouver une estime de soi à travers l'image que nous construisions ensemble.

Pour moi, ce travail avec eux a été l'occasion de redécouvrir ce territoire que j'ai quitté à l'âge de 18 ans, mais aussi mon histoire et mes origines, et de les relier au présent de ma pra-tique photographique.

Au fil des images, se dessine une jeunesse qui mène des vies sur le fil, entre précarité et isolement géographique, mais des vies solidaires qui font la part belle à l'amitié, au travail et à l'entretien d'une bonne réputation.

Cédric CALANDRAUD



Parcours

Né en 1991 à Angoulême, **Cédric Calandraud** est photographe, diplômé d'un double master en sociologie (EHESS) et en cinéma documentaire (Paris Diderot).

Depuis sept ans, il opère un retour sur ses origines populaires et rurales à travers plusieurs projets réalisés autour de son village natal de La Rochefoucauld.

Dans ses recherches, qui prennent forme sur le temps long, il met en place une démarche de collaboration avec les personnes photographiées, avec la volonté que ceux-ci soit acteurs de leur propre représentation.

Cédric Calandraud a reçu le Prix du Jury aux Boutographies à Montpellier (2018) et le prix Échange au festival FotoLeggendo à Rome (2018).

Il a été lauréat de la Bourse Laurent Troude décernée par la SAIF et Libération (2020), de la Bourse de soutien à la photographie documentaire du CNAP (2021) et de la Bourse Radioscopie de la France du ministère de la Culture pilotée par la BNF (2022).

Il enseigne également la sociologie visuelle à l'université de Paris Cité.





Chloé et Mathieu, frère et sœur, vivent dans un hameau d'une dizaine d'habitants.



Mathys et Tymeo, élèves en quatrième découverte des métiers à la MFR.



Anthony, ouvrier en CDD, chez lui, dans un village d'environ 600 habitants.



Marie, élève en bac pro gestion de l'entreprise agricole option équin, à la MFR.

JEUNESSE DES CAMPAGNES Plongée en contre-champs

Lauréat en 2020 de la bourse Laurent Troude soutenue par «Libération», Cédric Calandraud interroge les ambitions et les doutes d'une jeune génération née en milieu rural, dans son projet photographique «Le reste du monde n'existe pas».

Photos
CÉDRIC CALANDRAUD

Avec ce titre prometteur, *Le Reste du monde n'existe pas*, pour désigner une enquête immersive avec des jeunes en milieu rural, Cédric Calandraud a enthousiasmé le jury de la deuxième édition de la bourse Laurent Troude réuni le 18 juin 2020. Lancée en janvier 2019 à la mémoire de notre talentueux photojournaliste Laurent Troude et destinée aux photographes de moins de 30 ans qui travaillent sur des projets de proximité sur le territoire français, qu'ils soient sociaux, politiques ou culturels, la

bourse est soutenue par *Libération*, la Société des auteurs des arts visuels de l'image fixe, Divergence Images et par le Festival ImagesSingulières à Sète, avec une dotation de 8000 euros. Les candidatures sont ouvertes jusqu'au 25 mai minuit pour la troisième édition sur bourse-laurenttroude.com. Malgré la période actuelle qui complique le travail sur le terrain, Cédric Calandraud a pu retourner dans ce coin de Charente dont il est originaire, enrichir son sujet dans une approche qui mêle, et se nourrit l'un l'autre, photographie et sciences sociales. Procédant telle une enquête documentaire, Cédric Calandraud ques-



Un jeune pilote s'apprête à disputer une course de stock-car.

tionne les destins d'une génération souvent ignorée. Il portraitise les jeunes, les lieux fréquentés par ces existences à la fois déterminées et ancrées dans l'austérité d'un territoire aux espoirs, pour beaucoup, cloisonnés. Depuis deux ans, au gré des allers et retours sur ses terres natales, il additionne les situations, les notes, les paroles, les visages de ceux qui restent. Il établit un rapport de confiance permettant d'établir un dialogue tel un travelling avec ces jeunes des plaines charentaises. Multipliant les cadres photographiques sur leur quotidien, il compose un corpus d'images destiné à un futur livre.

Le choix du noir et blanc nous projette dans une réflexion intemporelle sur les conditions de vie et d'avenir des adolescents des campagnes. Son regard enregistre de véritables plans séquences des occupations du week-end, des retrouvailles au terrain de motocross ou de la convergence animée vers l'unique discothèque du coin où il faut savoir se tenir pour garder sa réputation. Cédric Calandraud met en lumière avec douceur des moments de vie partagée : un groupe de filles assises sur un banc, des gamins dans l'eau fraîche de la rivière... Il récolte ainsi les récits de vie, des fragments de rêves. Ceux de Corentin, Charline, Anthony, entre

14 et 28 ans, volontairement anonymisés pour protéger leurs vies privées mais surtout leur réputation au village. Comme eux, des années avant, il a fréquenté les mêmes clubs de foot, participé aux mêmes fêtes de village.

Aller à la rencontre de cette génération lui permet d'interroger, par le prisme de sa trajectoire, les raisons qui à l'âge de 18 ans l'ont poussé à quitter le seul monde qu'il connaissait. Revenir «chez lui» avec l'intention de décrypter les problématiques de cette jeunesse rurale va bien au-delà d'une forme de réconciliation. C'est aussi une manière de solliciter son vécu, ses connaissances quasi instinctives sur sa région pour composer un format photographique hybride au caractère sociologique. En position d'observateur aguerri, Cédric Calandraud construit au long terme, avec parcimonie et souci du détail, un portrait des héritières et héritiers de la désindustrialisation, ces jeunes perpétuant un style de vie rurale et populaire.

Il met en lumière des vies en suspens entre précarité et isolement géographique. Mais aussi des vies aux valeurs solidaires célébrant l'amitié de ceux qui restent d'ordinaire cantonnés à la périphérie du monde, avec le courage nécessaire de faire face à un plan de vie sans renier ses rêves et son identité.

Marine, élève en Maison familiale rurale, CAP petite enfance, 18 ans

«ON A VITE FAIT LE TOUR»

«Je finis mon CAP en juin. Après, je vais chercher du boulot dans les écoles maternelles ou en crèche. J'ai un peu peur de me retrouver sans rien, parce qu'il n'y a pas tant de possibilités que ça ici, on a vite fait le tour. Et je sais que je ne suis pas la seule à chercher en petite enfance. Après, si je ne trouve pas, j'élargirai dans le service à la personne, avec les personnes âgées par exemple, je pense que je trouverai plus facilement. Il y a toujours la solution d'aller ailleurs, mais ça ne me dit pas trop de m'éloigner. Déjà, je ne saurais pas où chercher, où aller. J'ai tout le monde ici. En plus, je ne sais pas trop comment ferait ma mère avec mes deux petits frères. Il y a ça aussi, c'est souvent moi qui les garde.»

Yannick, en intérim dans le bâtiment, 24 ans

«TROUVER QUELQUE CHOSE DANS LE COIN»

«Depuis l'âge de 15 ans, j'ai cumulé les boulots. J'ai été mécanicien, vendeur, agent de sécurité, ouvrier en usine, magasinier, livreur, ouvrier dans le bâtiment... Là ça fait huit mois que je suis dans la même entreprise en intérim, avec des contrats de quinze jours ou un mois

qui se renouvellent. Pour moi, l'intérim a des avantages parce que ça paie mieux, mais c'est super angoissant. Aujourd'hui on est là, mais demain on ne sait pas où on va être. On n'a pas une situation stable. Je ne me vois pas faire ça toute ma vie. J'ai déjà le dos démoli, je porte une ceinture de maintien tous les jours. Ce qui me plairait à l'avenir, c'est de trouver quelque chose dans le coin, dans le domaine de la sécurité ou des secours.»

Quentin, cariste en CDD, 23 ans

«QUI N'A JAMAIS FAIT DE BLACK ICI TOUTE FAÇON?»

«Pour pouvoir être serein en fin de mois avec le smic, c'est compliqué. Avec Ben et Thomas, qui sont bricoleurs aussi, on prend des petits chantiers le week-end, en plus de nos boulots de la semaine. On fait pas mal de terrassements, de clôtures, des petits travaux d'extérieurs aussi, ça marche au bouche-à-oreille. Il y a toujours quelqu'un qui a besoin de ce genre de services. Ça nous permet d'arrondir les angles, on va dire, et de se faire plaisir. Y a le risque de se faire toper, oui, mais on le prend. Qui n'a jamais fait de black ici toute façon? A terme, ce qu'on voudrait faire, c'est acheter une grange à retaper, la rénover puis la revendre. C'est notre grand projet.»

Corentin, mécanicien en CDD, 19 ans

«ON S'EST CRÉÉ L'ENDROIT DE NOS RÊVES»

«Quand on a du temps, on se retrouve au terrain de cross à un quart d'heure d'ici. On l'a construit nous-même, à trois, avec l'autorisation du propriétaire. Avant, il n'y avait rien. Juste un champ entre deux forêts. On est venu les samedis et dimanches pendant plusieurs mois d'affilée avec un petit tracteur. On a tracé le circuit, fait les bosses, sécurisé les virages... On prévoit de faire une petite cabane sur le bord ensuite. En fait, on s'est créé l'endroit de nos rêves. Et on sait que personne ne va rien nous dire ici. Maintenant, on essaie de garder le terrain un peu secret, pour s'y retrouver entre nous.»

Camille, élève en lycée professionnel, bac pro vente, 18 ans

«TOUT SE SAIT ICI»

«Personnellement, j'évite de sortir trop dans le village parce que je connais tout le monde et vice versa. Et puis ça parle beaucoup, tout se sait ici. Tu te sens jugée, tu ne fais pas ce que tu veux... Dans le coin, il reste une boîte de nuit, mais c'est tout petit, il n'y a qu'une salle. On y va de temps en temps entre copines, mais quand on a les

Suite page 14

Suite de la page 13 «Sous, on va sur Angoulême à quatre ou cinq filles en voiture. Dans ma bande de potes, elles ne sont que deux à avoir le permis, donc c'est toujours les mêmes qui ne boivent pas... En ville, il y a pas mal d'endroits sympas, c'est autre chose qu'ici, une autre ambiance quoi. Ce qu'on aime surtout, c'est que personne ne nous connaît, personne n'ira répéter quoi que ce soit à nos parents, on s'habille comme on veut, on est libres.»

Maëva, élève de quatrième, 14 ans

«MA MÈRE M'A CONSEILLÉ D'ALLER EN ALTERNANCE»

«Je ne me vois pas être derrière un bureau tout le temps, ça c'est sûr. Je préfère la pratique. Après le collège, j'aimerais bien m'orienter dans le domaine de l'agriculture. Ma mère m'a conseillé d'aller en alternance, en Maison familiale rurale (MFR) ou en lycée agricole. Comme ça, j'aurai un peu de cours et un peu de stages. C'est bien je trouve, ça permet de découvrir des nouveaux univers. Par contre, je serai obligée d'aller en internat, parce que faire l'aller-retour tous les jours, ça ne sera pas possible pour mes parents, et puis les bus ne viennent pas jusqu'ici de toute façon. Mon frère, qui a été en internat en MFR, m'a dit que c'était la meilleure période de sa vie. C'est là-bas qu'il a rencontré sa copine. J'appréhende mais en même temps j'ai envie de voir autre chose, et surtout être avec d'autres jeunes.»

**ISABELLE GRATTAUD
et FRÉDÉRIQUE ROUSSEL**
Verbatims recueillis par
CÉDRIC CALANDRAUD

Libé.fr Voir notre diaporama avec les photos de Cédric Calandraud sur Libé.fr.



Océane, Stessy, Manon et Estelle, élèves en CAP coiffure. Un mercredi après-midi, dans une commune de 4 000 habitants.

«Les jeunes ruraux sont jugés à partir d'un modèle urbano-centré»

Pour les sociologues Benoît Coquard et Yaëlle Amsellem-Mainguy, la jeunesse légitime est représentée en milieu urbain, et ce même dans les classes populaires, rendant difficile la construction d'un contre-modèle rural.

Benoît Coquard, sociologue à l'Institut national de la recherche agronomique (Inrae), est l'auteur de *Ceux qui restent* (La Découverte, 2019), une enquête immersive de plusieurs années auprès des jeunes ruraux du Grand-Est. Yaëlle Amsellem-Mainguy, sociologue à l'Institut national de la jeunesse et de l'éducation populaire (Injep), s'est, elle, intéressée à la vie des jeunes

femmes à la campagne dans plusieurs régions françaises dans son livre *les Filles du coin* (Presses de Sciences-Po, 2021). Ils dialoguent ici avec le photographe Cédric Calandraud, lauréat de la bourse Laurent Troude 2020, qui mène un projet au long cours sur la jeunesse rurale charentaise.

Comment situez-vous les jeunes qui grandissent et vivent en milieu rural par rapport au reste de la jeunesse française ?

Yaëlle Amsellem-Mainguy : Entre les jeunes ruraux et les jeunes urbains, il y a d'abord une question de classes sociales qui est presque plus forte que les territoires. Les jeunes ruraux sont très éloignés des jeunes urbains de classes supérieures. En revanche, ils vont partager, aux regards des conditions de vie et matérielles, des aspirations professionnelles et des trajectoires d'études, un certain nombre

de points communs avec les jeunes de milieux populaires en milieu urbain. Les filles que j'ai pu rencontrer, qui sont majoritairement de classes populaires, s'adaptent à l'offre de formation, aux emplois disponibles, à «ce qu'il y a». En ça, elles vont retrouver un certain nombre de points communs avec la jeunesse urbaine populaire. Mais dans les mondes ruraux, le fait d'être une fille de famille à forte notoriété, à forte popularité locale, a des effets importants sur les trajectoires, sur l'obtention des premiers emplois, des premiers stages, y compris sur les territoires les plus en difficulté économique.

Pour ces jeunes, la reconnaissance sociale ne passe pas forcément par le diplôme...

Benoît Coquard : Les jeunes ruraux de classes populaires se disent certes qu'ils ne font pas forcément de longues études, qu'ils dispo-

sent de peu de capital économique. Néanmoins, ils se disent aussi qu'ils disposent d'un réseau de relations, d'une bonne réputation sur place, qui va leur permettre d'accéder à ce qu'on appelle localement «une bonne place» sur le marché de l'emploi, voir un «bon plan» pour pouvoir travailler au noir à côté. Cela permet de valoriser des manières d'accéder à la vie adulte qui ne vont pas être les plus conformes à l'échelon national, mais qui localement vont être tout à fait légitimes et respectables. C'est là où les jeunes ruraux peuvent tirer un certain avantage symbolique de leur relatif isolement géographique et social. Il y a peu de confrontations avec d'autres classes sociales qui pourraient dévaloriser leur style de vie populaire et renvoyer par effet miroir un sentiment d'échec social.

Y.A.-M. : Ce que je trouve très intéressant et qui rompt avec la représentation sociale des femmes de classe populaires en milieu rural, c'est l'aspiration à une indépendance économique qui est très forte. Je n'ai pas du tout observé le stéréotype de la jeune fille qui voudrait se faire entretenir par son conjoint et s'occuper uniquement de l'intérieur de la maison.

Ce qui s'impose à elle, c'est de s'occuper de l'intérieur, de travailler, de gagner leur vie et vivre sur son territoire, vivre sa jeunesse en tant que fille, en tant que conjointe, et cumuler les différentes facettes. Elles doivent composer avec les reproches qu'on leur fait de se retrouver dépendantes alors que ce n'est pas ce à quoi elles aspirent.



Rassemblement de jeunes à moto sur un parking poids lourds.



Le 14 Juillet dans un village de 500 habitants. PHOTOS CÉDRIC CALANDRAUD

On leur pose toujours la question de partir ou rester. Pourtant, elle ne se pose pas toujours pour eux.

Y.A.-M.: C'est une question qu'on leur impose et leurs moyens d'y répondre sont complètement inégaux tant ils sont liés aux capitaux scolaires et économiques de leur famille mais aussi à leur place dans la famille. On est dans une société d'injonction au départ et à la mobilité extrêmement forte. Quand on grandit dans une métropole, l'injonction à la mobilité est vers l'étranger. Quand on grandit en milieu rural, elle est vers les métropoles. Il y a une tension forte à devoir réussir par le départ.

Pour autant, les parcours des jeunes ruraux, qui sont souvent marqués par une succession de mobilités, ne sont pas valorisés comme tels. Partir pour aller au collège ou en internat n'est pas considéré comme une mobilité satisfaisante. Pour les filles, l'autre tension autour de cette question est liée à leur part du travail domestique où elles sont des piliers et des soutiens de la famille. Leur départ peut venir déstabiliser l'organisation de la vie familiale et collective.

Les jeunes qui partent faire des études reviennent-ils sur le territoire? Et quand c'est le cas, comment se passe ce retour?

B. C.: On se rend compte dans les régions rurales qu'il y a grosso modo un tiers d'une génération qui part vers la ville pour les études supérieures. Ensuite, ce qui définit en grande partie qu'une campagne perd des habitants ou non, c'est si les jeunes femmes diplômées en âge de procréer arrivent à revenir sur le marché de l'emploi local, à valoriser leur diplôme, à réintégrer leur milieu d'appartenance. Certaines d'entre elles me disaient qu'on les appelait «*celles des week-ends*» et qu'elles se sentaient peu à peu «*zappées*» par leur bande de potes restés au village. L'appartenance à ce genre de collectif est certes valorisante, mais elle requiert toujours un fort investissement en temps. Il faut être là, sinon «*on te zappe*». C'est d'autant plus vrai pour les étudiantes de classes populaires qui viennent d'un milieu où les études renvoient à quelque chose d'abstrait.

Y.A.-M.: Pour celles et ceux qui partent faire des études, le diplôme protège en général de l'absence d'emploi, mais ne permet pas forcément d'accéder à des emplois qualifiés qu'il n'y a pas ou peu sur le territoire, et sur lesquels il y a de la concurrence. On le voit avec des filles qui sont parties faire des études supérieures, souvent un Bac +3, et qui reviennent pour être embauchées en tant que caissières.

Lorsque j'ai commencé mon enquête, les jeunes que je photographiais étaient surtout des garçons, en extérieur et en groupe. Les filles étaient beaucoup moins visibles dans l'espace public. Comment vous l'expliquez?

B. C.: Ce sont surtout les jeunes hommes qui occupent l'espace en milieu rural, qui se montrent en collectif, que ça soit dans le club de foot, sur les terrains de motocross, à la société

«Tout ce repli sur soi qu'on suppose d'eux, notamment parce qu'il y aurait une montée du vote RN, c'est à mon sens un signe du mépris que subissent ces classes populaires et du manque de connaissance de ceux qui se permettent de parler d'elles sans les avoir jamais côtoyées.»

Benoît Coquard
sociologue à l'Inrae

de chasse... Ils s'approprient l'espace et sont beaucoup plus autonomes dans leurs déplacements que les filles, car ils accèdent plus au scooter à l'adolescence, et au permis de conduire par la suite. Le fait qu'ils forment des groupes très solidaires renvoie aussi au fait que les classes populaires n'ont pas le luxe de l'individualisme. Ici, ce qui est lié à l'hédonisme, aux loisirs, passe avant tout par le groupe. Il y a donc cet investissement à la fois ludique mais aussi stratégique dans la bande de potes. Parmi les quelque 200 personnes que j'ai interrogées lors de mon enquête, la plupart avaient trouvé un emploi et un ou une partenaire via les groupes d'amis. Tout ce repli sur soi qu'on suppose d'eux, notamment parce qu'il y aurait une montée du vote RN, c'est à mon sens un signe du mépris que subissent ces classes populaires et du manque de connaissance de ceux qui se permettent de parler d'elles sans les avoir jamais côtoyées.

Y.A.-M.: C'est aussi lié à une socialisation en France sur la place des hommes et femmes qui n'est pas spécifique au monde rural, mais que l'on va retrouver sur l'ensemble de la population. Une fille qui traîne dehors remet en question sa respectabilité et celle de sa famille. Dans les pratiques de loisirs extérieures, elles vont se retrouver plus souvent spectatrices du match de foot ou de la course de moto mais pour autant cette place de spectatrices n'est pas pensée. Les filles investissent davantage les intérieurs. Le groupe de potes est alors important car il inclut et exclut: celle qui n'invite pas n'est plus invitée. Chez elles, elles bricolent, font des «loisirs créatifs» ou encore cuisinent grâce aux tutos sur Internet. Mais elles ont aussi des activités où elles se retrouvent entre femmes comme au loto ou encore à la zumba, où elles peuvent être avec des femmes d'âges bien différents du leur.

J'entends souvent les jeunes répéter «ici, c'est mort». Pourtant, j'ai l'impression qu'ils ne s'arrêtent jamais, qu'ils ont toujours quelque chose à voir, une moto à réparer, un coup de main à donner.

B. C.: C'est lié à la construction sociale qu'il y a derrière. Les jeunes ruraux doivent s'en remettre à une construction qui les juge à partir d'un modèle urbano-centré. La jeunesse légitime est représentée en milieu urbain, et ce même dans les classes populaires. Je me souviens que dans ma jeunesse, en milieu rural, on voulait copier les jeunes de banlieues, ceux qui faisaient du rap, que l'on voyait dans les médias, qui occupaient l'espace culturel et qui correspondaient en grande partie à notre condition sociale. Il n'y avait pas de contre-modèle rural valorisé dans l'espace public à ce moment-là.

Nous aussi, on aurait dit «*ici, c'est mort*» parce qu'on ne savait pas quoi valoriser dans notre style de vie. Alors même que l'on était tout le temps ensemble, que l'on était impliqué dans des sociabilités très intenses et donc qu'on ne se sentait pas du tout à l'écart du monde. La centralité pour nous correspondait à l'endroit où l'on vivait. Et ça, je le retrouvais bien chez les jeunes que j'ai rencontrés, ils disent «*Paris, jamais de la vie!*» et ne sentent pas relégués par rapport aux métropoles. Là où le discours du déclin correspond véritablement à leur vécu, c'est sur le contexte économique et les perspectives d'avenir, notamment parce qu'il y a moins d'emplois, et que les jeunes sont plus soumis à la précarité, à la peur du déclassement. Néanmoins, ils ne cessent de recréer des cadres collectifs, certes informels, mais qui vont rendre une intensité à la vie locale et leur permettre de faire leur vie là où ils sont. Simplement, c'est une intensité précaire, qui est moins vécue positivement parce qu'elle est aussi faite de concurrence pour l'emploi, de conflits en tout genre.

Recueilli par CÉDRIC CALANDRAUD



INTERVIEW

CULTURE

Il photographie la jeunesse des

Cédric Calandraud donne la parole à la jeunesse du nord-est rural du département. Sa série étudie cette frange oubliée de la population

« J'ai envie de donner la parole à la jeunesse des campagnes, celle qui est trop souvent invisible aux yeux du monde médiatique. » Assis sur la terrasse du Café des sports de La Rochefoucauld, Cédric Calandraud tourne les pages du calepin dans lequel il consigne ses notes et observations.

Depuis deux ans maintenant, le trentenaire capture à coups de photographies les états d'âme d'une partie de la jeunesse du département. Le résultat tient en un projet : « Le Reste du monde n'existe pas », série de photographies, récompensées en 2020 par une bourse du prix Laurent Troude, suivi d'un dossier qu'il a lui-même réalisé dans le quotidien « Libération ».

Ils se posent tous la même question : dois-je rester ou partir ?

Plus récemment, Cédric Calandraud a obtenu une nouvelle aide financière du Centre national des arts plastiques (CNAAP) pour continuer à développer cette création.

Le photographe écume les petits villages enclavés entre Ruffec, Montbron et Confolens, à la recherche de la jeunesse qui y vit et des problématiques auxquelles ils sont confrontés. « Ils manquent d'opportunités, d'activités culturelles... La même question revient sans cesse : dois-je rester ou m'en aller ? »

Partir pour mieux revenir

Cette question, Cédric Calandraud saisit bien la lourdeur de son enjeu. Originaire de Saint-Projet (Tarn-et-Garonne), il a lui-même fait le choix du départ il y a quelques années. « Je voulais étudier la sociologie. Pas le choix, il fallait que j'aille à Bordeaux », relate-t-il. Le photographe poursuit ensuite en master, à Paris, où il se spécialise dans le cinéma docu-



Le Charentais envisage de prolonger sa série « Le Reste du monde n'existe pas » en format podcast. A. B.

mentaire. « Là, je me suis dit que je pouvais mettre de l'image sur les sciences sociales. »

Il reste à Paris et devient photographe documentaire : « On peut difficilement se créer un réseau sans passer par la ville. » Pourtant, Cédric Calandraud n'oublie pas sa Charente natale. Dix jours par mois, le photographe passe ses journées avec les jeunes Charentais, « le plus souvent sans appareil photo d'ailleurs, juste pour me faire ma place, avoir ma légitimité », précise-t-il.

Car attention, la réputation occupe une très large place dans ces communautés. « Tout le monde se connaît ici, c'est à double tranchant : certains jeunes s'autocensurent davantage, mais il y a

des mécanismes de solidarité particuliers. On rentre en boîte parce qu'on connaît le videur, on trouve un travail parce qu'on est recommandé par des proches. »

On redonne de la centralité à un territoire marginalisé

Après deux années d'immersion, « Le Reste du monde n'existe pas » voit le jour. « Le titre ne vient pas de moi, c'est un jeune qui m'a dit ça, un jour où nous étions au milieu de nulle part. J'ai trouvé ça fort et qu'il avait raison. Grâce à ces photos, on re-

donne de la centralité à un territoire marginalisé. » Dans ce petit monde, les repères ne sont pas les mêmes qu'en ville. Cédric Calandraud rend visite aux jeunes dans les MFR (Maisons familiales rurales), les lycées professionnels, les missions locales, les clubs de sport, les rassemblements de moto... Le tout, couché sur des clichés noir et blanc. « Je ne voulais pas mettre de couleur car la poésie de l'image ressort davantage. Surtout, ça permet au projet de perdurer : dans dix ans ce ne sera plus les mêmes jeunes, mais les questionnements seront toujours là. »

Plus que de la photo

Le documentariste ne compte d'ailleurs pas s'arrêter en si bon chemin. L'ob-



Sa série a été récompensée par une bourse du prix Laurent Troude. CÉDRIC CALANDRAUD

jectif final de toute son immersion : concevoir un livre photo duquel découlerait une lecture sociologique. Pour ce faire, il entrevoit de nombreuses interrogations qui n'ont pas encore été creusées, parmi lesquelles le travail, le logement... Et l'amour : « Je n'ai encore jamais trop traité d'intimité, c'est évidemment plus délicat, j'ai-

campagnes



merais pouvoir rencontrer et suivre des couples. »

Surtout, le Charentais tient à diversifier les supports. « La photographie possède quelques inconvénients, parce que je ne peux pas totalement anonymiser mes interlocuteurs, constate le documentariste. Je réfléchis à me tourner vers le podcast, afin que les jeunes n'aient pas la crainte d'être reconnus. »

En bref, il reste encore

quelques années avant que « Le Reste du monde n'existe pas » ne satisfasse pleinement ce trentenaire à la minutieuse démarche artistique. Cette œuvre, il cherchera à l'exposer : « Dans le reste du pays, à Angoulême aussi... Mais surtout dans les petits villages. À ma propre échelle, j'aurais contribué à apporter un peu de culture dans ces lieux qui en manquent terriblement. »

Alexis Pfeiffer

Charente
Libre

Cédric Calandraud

Il flashe pour les jeunes ruraux

■ Le jeune photographe, diplômé en sciences sociales, s'immerge durant quatre ans avec des jeunes ruraux de Charente ■ Une enquête documentaire bâtie avec les méthodes de l'ethnographie ■ Et déjà primée.



Cédric Calandraud ne quitte jamais son appareil photo, son outil de travail premier. Une passion qu'il mêle à ses acquis de sociologie pour ausculter, durant quatre ans, les jeunes ruraux charentais.

Photo Quentin Petit

Lénaëlle SIMON
Lsimon@charentelibre.fr

Chaque mois, Cédric Calandraud quitte Paris pour venir passer dix jours dans sa Charente natale. Dix jours avec les jeunes ruraux de l'est et du nord du département qu'il observe grandir, se questionner, bâtir leur avenir, franchir à grandes enjambées ou à pas comptés le fossé entre leur vie d'ado et le monde adulte. Ils ont entre 14 et 28 ans et sont l'objet d'étude et d'attachement de ce photographe de 30 ans, originaire de Saint-Projet, diplômé en sciences sociales et en cinéma documentaire. Ce travail, baptisé «Le reste du monde n'existe pas» lui a valu d'être lauréat 2020 de la bourse Laurent Troude, du nom d'un photographe disparu en 2018, qui avait notamment travaillé pour Libération. Il a aussi décroché il y a quelques jours la bourse de soutien à la photo documentaire contemporaine 2021 du Centre national des arts plastiques. Une reconnaissance de la profession pour cet autodidacte de la photo qui s'immerge dans la jeunesse charentaise depuis deux ans. «Je me donne encore deux ans, notamment pour des photos dans le monde du travail, ce qui me manque le plus jusqu'à présent. L'objectif, c'est de faire un livre de photos

En dates

1991. Naissance à Girac puis grandit à Saint-Projet.

2011. Licence de sociologie à Bordeaux avec une année en Suède.

2012. Master à l'École des hautes études en sciences sociales à Paris.

2014. Master de cinéma documentaire.

2020. Décroche la bourse Laurent Troude.

Juin 2021. Fait partie des lauréats de la bourse de la photo documentaire du centre national des arts plastiques.

en collaboration avec des sociologues ainsi qu'une exposition itinérante, expose-t-il en sillant deux expressos au Café des sports de La Rochefoucauld, son QG. Avec ce travail, je veux aussi mettre en avant des idées qui peuvent avoir un im-

pact sur les décideurs politiques, pour qu'ils comprennent mieux ce milieu. Je veux montrer qui sont ces jeunes, parler de leurs rêves, de leurs ambitions, des obstacles qu'ils rencontrent dans leur vie d'ado ou de jeune adulte.»

Travail en immersion

Cette enquête documentaire, ce photographe-sociologue la construit avec les méthodes de l'ethnographie. Parmi lesquelles l'immersion. Cédric Calandraud ne fait pas venir les jeunes à lui. Il va là où ils sont. Un travail de longue haleine. «Mon cousin qui habite ici m'a mis en relation avec du monde mais je me suis aussi rapproché de certaines structures comme la MFR de La Péruse. J'ai pas mal photographié là-bas, pendant les cours et en dehors.» Le jeune homme est de toutes les fêtes de villages, participe à des parties de chasse ou des sessions de motocross. Partout où les jeunes créent leurs espaces de socialisation, il promène son objectif photo. «Le bouche-à-oreille joue beaucoup. Parfois je reçois un texto Je sais que t'as pris un pote en photo, ça m'intéresse aussi. Mais en général, avec les jeunes que je suis, c'est plutôt moi qui vais à la pêche aux infos, qui prends des nouvelles. Ils ne sont pas bavards», sourit Cédric.

“
Les jeunes que je vois en milieu rural veulent y rester malgré les obstacles, la précarité, le manque de formation, de travail.”

dric qui s'est même réinscrit dans un club de foot, à Montembœuf. Pour s'impregner du territoire et ne pas être juste de passage. Ses clichés sont en noir et blanc. Un choix esthétique assumé. «Cela permet de se projeter dans un imaginaire plus poétique.» Cédric Calandraud imagine son projet «comme une réponse au regard souvent lointain et condescendant porté sur la campagne». Des clichés qu'il veut «déconstruire». Alors, à quoi rêvent ses jeunes protégés? «Il y en a qui retapent des maisons, ce qui me semble pouvoir être décrit comme un rêve. Les jeunes que je vois en milieu rural veulent y rester malgré les obstacles que sont la précarité, le manque de formations et de travail. Il y a même souvent un rejet de la ville. Ils me disent 'On te plaint de vivre à Paris!'».

Au portrait trop courant d'une jeunesse désabusée, il tient à opposer une «jeunesse qui vit dans un contexte pas simple mais où la solidarité et l'amitié sont très fortes». Il regrette que les sciences sociales et la photographie ne soient pas suffisamment mêlées. «La sociologie me permet de prendre de la distance par rapport à ce que je vois, ce qu'on me dit. Certains jeunes me disent 'ici c'est mort', alors que leur samedi matin est pris, leur samedi après-midi aussi. C'est la vision qu'on leur renvoie qui les incite à penser que ce qu'ils font n'est pas légitime.» Ce n'est pas la première fois que le trentenaire interroge la question des racines. En 2016, il avait réalisé un podcast très remarqué, diffusé sur Arte radio et intitulé «Nénette parle patois». Un hommage à sa grand-mère avec qui Cédric Calandraud avait d'ailleurs rendez-vous, ce jour-là, après ses deux cafés. En plus de l'image, il aimerait recueillir le témoignage de ces jeunes pour en faire des récits de vie en podcast. À la rentrée, il proposera aussi des ateliers artistiques dans des collèges charentais -ce qu'il fait déjà à Paris- et travaille à la mise en œuvre d'une résidence d'artistes. L'art, ce milieu dans lequel il a mis tant d'années à se «sentir légitime». Un point commun au fond avec les jeunes qu'il ausculte.

AUTOUR DE L'EXPOSITION

- **Rencontre avec Cédric Calandraud, avec interprétation en LSF - Gratuit - Tout public :**
samedi 21 septembre à 16h
- **Vernissage : samedi 21 septembre à 17h, dans le cadre de l'ouverture de saison du Carré Amelot**

Des visites commentées gratuites sont aussi possibles pour les groupes, sur rendez-vous.

Plus d'infos : 05 46 51 14 70

CONTACT

reservation.carre-amelot@ville-larochelle.fr - 05 46 51 14 70

Les visites commentées sont réalisées par **Dominick Pagès Dardillac**

Exposition du samedi 21 septembre au samedi 21 décembre 2024

Mardi, jeudi et vendredi de 13h à 19h

Mercredi de 10 à 19h

Samedi de 14h à 18h
